

Principes d'action valable

Ce chapitre traite des thèmes formatifs concernant les douze principes d'action valable. Chaque thème est accompagné d'une brève histoire, fable ou légende, dans le but d'illustrer le principe qui sert de base au thème formatif.

De même que les principes sont extraits du Regard Intérieur, les «histoires» qui les accompagnent, ont été extraites de textes (parfois substantiellement modifiés), produits par le génie de différentes cultures.

1° Le Principe d'adaptation. Dit ainsi : «Aller contre l'évolution des choses c'est aller contre soi-même».

Ce Principe montre que lorsque l'on connaît à l'avance le dénouement d'un événement, l'attitude correcte est de l'accepter avec la plus grande profondeur possible, en essayant de tirer avantage même de ce qui est défavorable. En examinant des moments de la vie dans lesquels nous n'avons pas connaissance de ce Principe et avons de ce fait agi à l'inverse, nous aurons une illustration juste de la signification de ce Principe. Il sera encore plus intéressant de réfléchir sur le moment que nous vivons et d'étudier les conséquences de souffrance pour nous et pour nos proches au cas où ne tiendrions pas compte du Principe.

Nous expliquons que les choses auxquelles nous ne devons pas nous opposer sont celles qui ont un caractère inévitable. Si être humain avait cru, par exemple, que les maladies étaient inévitables, la science médicale n'aurait jamais progressé. Grâce à la nécessité de résoudre les problèmes et à la possibilité de le faire, l'humanité progresse. Si une personne reste seule dans le désert, est-il inévitable qu'elle meure ? Cette personne s'efforcera de trouver des issues à sa situation et, en effet, elle trouvera une oasis, ou bien elle sera elle-même retrouvée plus facilement si elle a utilisé tous les moyens possibles pour être vue à distance. Ce Principe, pour pouvoir être correctement expliqué, se réfère donc à la situation qui est inévitable.

Quant à la fable qui illustre ce Principe nous pouvons la raconter ainsi :

Dans un petit lac vivait une tortue appelée «Cou de Tortue», qui avait pour amies deux oies sauvages. Vint alors une sécheresse de douze années qui fit réfléchir les oies : «Le lac s'assèchera, nous devons chercher un autre point d'eau. Toutefois, nous devons dire au revoir à notre amie «Cou de Tortue». Lorsqu'elles firent part de leur décision à la tortue, celle-ci leur dit :

-«J'habite ces lieux et je pourrai toujours trouver de l'eau, mais vous, vous n'en auriez pas suffisamment, je comprends donc très bien votre départ. Cependant, j'aurais une vie ennuyeuse. Nous devons donc partir ensemble».

-«Nous ne pouvons pas t'emmener avec nous, tu es une créature sans ailes».

-«Mais, - continua la tortue -, il y a un recours possible. Apportez donc un morceau de bois».

Les oies apportèrent un morceau de bois et la tortue prit le bâton en son milieu avec ses mâchoires et dit :

-«Maintenant, tenez-le fermement avec le bec, chacune d'un côté, et envollez-vous et voyagez régulièrement dans les hauteurs, jusqu'à ce que vous découvriez un autre lieu désirable où nous pourrions vivre toutes les trois ensemble».

Mais les oies rétorquèrent :

-«Il y a deux obstacles à ce joli plan. D'abord tu n'as pas besoin de t'en aller, alors que pour nous c'est une question de vie ou de mort. Le bâton et ton poids mettront notre vol et ta vie en péril. De plus, si selon ton habitude tu te mettais à parler tu perdrais la vie».

«Oh ! - dit la tortue - vous avez besoin d'eau et moi de votre compagnie, nous sommes donc dans la même situation. Quant à ma conversation, dès maintenant je fais vœu de silence ; je me tairai tant que nous serons dans l'air». Les amies mirent le plan à exécution, mais, alors qu'elles emmenaient laborieusement la tortue au-dessus d'une ville voisine, les habitants en bas remarquèrent quelque chose et un murmure confus s'éleva quand ils se demandèrent :

-«Qu'est-ce donc cet objet semblable à un chariot, que deux oiseaux emmènent dans l'espace, c'est peut-être un maharadja ou quelque autre être puissant ?»

La tortue se souvenant des pierres que les enfants jetaient sur elle dans le lac, voulut montrer au peuple que maintenant elle volait et s'écria alors orgueilleusement :

-«C'est moi Cou de Tortue !»

A peine eut-elle prononcé ces mots que la pauvre lâcha le bâton et tomba à terre. Et les gens qui convoitaient sa chair, la coupèrent en morceaux et la mangèrent...

2° Le Principe d'action et réaction : «Quand tu forces quelque chose vers un but, tu produis le contraire».

Ce Principe montre que les personnes et les choses ont des comportements déterminés qui oppose des résistances ou qui facilitent nos projets si nous agissons comme il convient. Lorsque, mus par des impulsions irrationnelles nous forçons quelque chose contre son propre comportement, nous pouvons observer que celle-ci cède devant nos exigences, mais la conséquence, à plus ou moins longue échéance se traduira par des effets différents de ceux que nous voulions obtenir. Être humain est forger d'événements, il donne une direction aux choses, il tend à planifier et à accomplir des projets. En somme, il se dirige vers des buts. La question est, cependant : Comment s'achemine-t-il vers ses buts ? Quel moyen

adopte-t-il pour faire comprendre à une autre personne la solution au problème qu'elle lui pose : la force ou la persuasion ? S'il la force, tôt ou tard il y aura une réaction ; s'il la persuade, tôt ou tard les forces s'additionneront.

Bien des personnes pensent que «la fin justifie les moyens» et elles agissent en forçant tout ce qui les entoure, obtenant souvent des résultats probants. Dans ce cas la difficulté vient ensuite. Le but a été atteint, mais on ne peut pas le maintenir longtemps.

Le Principe que nous commentons fait allusion à deux situations différentes. Dans l'une le but recherché est atteint mais les conséquences sont opposées à ce qui est attendu. Dans l'autre, l'action de forcer des situations provoque un «rebond» défavorable. Nous traiterons ces deux cas avec une légende et un enseignement. Voyons le premier exemple :

-Le vieux Siléno était un satyre (moitié bouc et moitié homme) qui conseillait sagement Dionysos (Dieu du vin). Son esprit était profond et judicieux, mais était dissimulé sous une apparence grotesque.

Un jour, en raison de son aspect, il fut capturé pendant son sommeil par quelques paysans. Ceux-ci, fiers de leur prise, amenèrent Siléno enchaîné devant le roi du lieu, nommé Midas.

Midas reconnut la nature du satyre et, après l'avoir libéré, organisa de grandes fêtes en son honneur, le priant de pardonner aux paysans leur erreur. Le sage Siléno accorda son pardon et voulut, en plus, récompenser le pieux esprit du roi.

-«Demande ce que tu désires et je te l'accorderai -dit Siléno- mais sois raisonnable car ce que je donne je ne peux le retirer ensuite».

Alors Midas demanda au satyre ce qu'il avait désiré toute sa vie. Il demanda de pouvoir convertir en or tout ce qu'il toucherait, s'expliquant en ces mots : -«Mon royaume est pauvre mais les gens y sont bons et unis. Si j'étais riche, le bonheur scellerait tant d'efforts et tant de privations, tout le royaume bénéficierait du don de son roi bien-aimé».

Siléno accorda à Midas ce qu'il souhaitait et disparut. Immédiatement les vêtements qui étaient en contact avec le corps du roi se convertirent en or. Alors Midas commença à parcourir ses domaines et à transformer en or les maisons des paysans, leurs étangs, leurs cultures et leurs animaux devant l'étonnement et le remerciement général.

Mais de retour au palais cette nuit-là une clameur plaintive monta jusqu'à lui... Ses sujets arrivaient avec des requêtes de plus en plus nombreuses.

-«Je ne peux traire mes chèvres en or ! - dit quelqu'un - et ma famille se trouvera sans lait et sans viande».

-«Les cultures ne donneront pas de fruits !» crièrent d'autres.

Et c'est ainsi que parvinrent jusqu'au roi toutes sortes de lamentations. Midas, réfléchissant à la solution du problème, se versa du vin et porta à sa bouche différents aliments et fruits. Tout se transforma en or et il n'y eut plus ni liquide, ni aliment qu'il pût avaler.

Dans ces circonstances, sa femme vint le reconforter en le caressant, mais immédiatement elle fut transformée en la plus belle des statues d'or.

Midas fit pénitence en invoquant Dionysos afin qu'il rompe le sortilège de Siléno ; et le bon dieu fit revenir les choses à leur état premier.

L'or disparut en fumée, les chèvres redevinrent chèvres, les étangs recommencèrent à contenir les eaux, les cultures s'agitèrent au vent et la femme du roi sortit de son rêve d'or. Midas pût alors manger et boire et remercia avec son peuple le dieu de leur avoir accordé la pauvreté.

Voyons à présent l'enseignement concernant le «rebond» de l'action :

Bouddha dit : -«Si un homme me blesse, je lui rendrai ma tendresse ; plus il me fera de mal, plus il émanera de moi de la bonté : le parfum de la bonté arrive toujours à moi et l'air triste du mal va vers lui».

Un homme insensé insulta Bouddha et celui-ci lui demanda :

-«Si un homme refuse le cadeau qui lui est dédié, à qui appartient ce cadeau ?» et l'autre lui répondit : -«Dans ce cas il appartient à celui qui l'a offert».

-«Bien» répondit Bouddha, -«tu t'es moqué de moi, mais je refuse le cadeau et te prie de le garder : ceci ne sera-t-il pas pour toi une source de misère ?».

Le mauvais homme ne répondit pas et Bouddha continua :

-«Un homme pervers qui offense celui qui est vertueux, est comme celui qui regarde le ciel et lui crache dessus ; la salive ne salit pas le ciel, mais retombe et le tache».

-«Le calomniateur est comme celui qui lance de la terre à un autre lorsque le vent est contre lui ; la terre ne fait que revenir sur celui qui l'a lancée, et celui qui désire obtenir quelque chose qui n'est pas pour lui, obtient ce qui est pour lui».

3° Le Principe de l'action opportune : -«Ne t'oppose pas à une grande force. Recule jusqu'à ce qu'elle s'affaiblisse ; alors, avance avec résolution ».

Ce principe ne recommande pas de reculer devant les petits inconvénients ou devant les problèmes sur lesquels nous butons quotidiennement. On recule seulement, comme l'explique le Principe, devant des forces irrésistibles, celles qui, sans aucun doute, nous surpassent si nous les affrontons. Reculer devant de

petites difficultés affaiblit les gens, les rend pusillanimes et craintifs. Ne pas reculer devant les grandes forces rend les gens enclins à toutes sortes d'échecs et d'accidents.

Le problème apparaît lorsque l'on ne sait pas à l'avance qui, de soi ou de la difficulté, a le plus de force. Cela devra être vérifié au moyen d'«échantillons», en effectuant de petites confrontations qui ne compromettent pas complètement la situation et qui laissent une marge pour changer de position si celle-ci s'avérait insoutenable. Autrefois on parlait de «prudence», c'était une idée très proche de celle que nous expliquons.

Mais il y a un autre point : -«Quand faut-il avancer ?» A quel moment l'inconvénient a-t-il une force plus réduite, ou bien, à quel moment avons-nous gagné de la force nous-mêmes ? Cette même idée de prendre de temps en temps des échantillons est valable, en faisant de petites tentatives qui n'aient pas un caractère définitif.

Lorsque la force joue en notre faveur et que l'inconvénient s'est affaibli, l'avancée doit être totale. Garder des réserves dans une telle situation c'est compromettre le triomphe, parce que l'on n'avance pas avec toute l'énergie disponible. Voici la légende correspondante :

Il y avait en un certain lieu, un vieux pêcheur, père de trois enfants et extrêmement pauvre.

Il avait l'habitude de jeter ses filets à l'eau seulement quatre fois par jour. Un jour parmi d'autres, après avoir ratissé le fleuve deux fois en vain, il ressentit une grande joie en s'apercevant, la troisième fois, que le filet pesait très lourd, et qu'il pouvait à peine le relever.

Mais son désenchantement n'eut pas de limites lorsqu'il vit que toute sa pêche consistait en un "âne mort jeté à l'eau par quelque mauvais voisin. Il se lamenta à haute voix de sa disgrâce et se disposant à lancer son filet pour la quatrième fois, il dit :

-«La bonté d'Allah est infinie. Qui sait si à présent, je n'aurai plus de chance !»

Lorsqu'il tira le filet, il sentit pour la seconde fois que celui-ci pesait lourd, et lorsqu'il l'ouvrit, il y trouva une grande coupe recouverte d'un couvercle de métal. Il l'enleva, vida la coupe qui était pleine de fange, la regarda de tous côtés, et il pensait déjà l'emporter chez lui pour la vendre à un fondeur, quand une colonne de fumée commença à sortir de la coupe, grandit et s'épaissit jusqu'à prendre la forme d'un génie aux proportions gigantesques : son front était haut comme une coupole ; ses mains, grandes comme des herses de labour ; sa bouche, noire comme une caverne ; ses yeux brillants comme des torches, et ses jambes, hautes comme des arbres.

A la vue de ce monstre, le pêcheur, tremblant de peur essaya de fuir, mais une voix forte comme le tonnerre l'immobilisa. -«Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, et Salomon est le prophète d'Allah !» s'exclama le génie. Ensuite, il ajouta :

-«Et toi, ô grand Salomon, prophète d'Allah, commande-moi, dispose de moi et je t'obéirai aussitôt».

«ô, puissant génie !» répliqua le pêcheur -«Que dis-tu ? Ignore-tu que Salomon est mort il y a plus de mille huit cents ans ? Ignore-tu que Mahomet, le prophète d'Allah, est venu ? Prétends-tu te moquer de moi, ou bien es-tu fou ?»

-«Que je suis fou ? Par Allah, je te jure que si tu m'offenses à nouveau, je te donnerai la mort».

-«Serais-tu capable de le faire, ô génie !, alors que je t'ai libéré de la prison où tu étais ?»

-«Ecoute mon histoire, pêcheur» dit le génie, et tu comprendras que ma menace n'est pas vaine :

-«Tu dois savoir que je suis un génie rebelle. Mon nom est Shar le Génie ; tous ceux de mon espèce prêtèrent obédience à Salomon, sauf moi, qui ai fui pour ne pas m'y soumettre. Mais un vizir, qu'il envoya à ma poursuite m'emprisonna et me conduisit, enchaîné, à Salomon. Lorsque je fus devant lui, il me demanda d'accepter sa religion. Comme je m'y refusai, il donna l'ordre de me mettre dans cette coupe où tu m'as trouvé. Il la scella de son sceau et la fit jeter dans la mer. Dans mon étroite prison je promis, durant le premier siècle, de rendre immortel l'homme qui me libérerait. Mais personne ne me libéra. Durant le second siècle, j'ai pensé rendre maître des plus riches trésors celui qui viendrait à mon secours. Et personne ne vint. Je promis ensuite pendant le troisième siècle que celui qui me libérerait aurait mon pouvoir, ma force et mon savoir. Ce fut également en vain. Alors, donnant libre cours à ma colère, j'ai juré de tuer l'homme qui me rendrait la liberté. Cet homme c'est toi et personne ne te libérera de ma vengeance».

«Mais si tu me tues, ô génie !» répondit le pêcheur, -«tu commettras une injustice qu'Allah ne te pardonnera jamais car tu paies avec un crime le bien que je t'ai fait en te rendant la liberté. De plus pense que je suis marié et que j'ai trois enfants qui ne peuvent encore se suffire à eux-mêmes»... Rien ne paraissait ébranler le géant dont la face immense devenait chaque fois plus féroce. Le pêcheur comprit que sa chance dépendait de son ingéniosité et comme il n'était pas sot, il inventa un stratagème auquel il s'accrocha comme un naufragé à la planche qu'il voit passer à côté de lui sur le dos d'une vague.

-«Tu es réellement décidé à me donner la mort ?» demanda le pêcheur.

-«Certes oui» répondit le monstre.

«Alors avant que tu ne commettes cette injustice, j'aimerais que tu m'ôtes un doute».

-«Parle vite, nous sommes en train de perdre beaucoup de temps».

-«Tu dis que tu étais dans cette coupe, mais ce n'est pas vrai. Comment pourrais-tu y tenir alors que je peux à peine y faire entrer une de mes mains ? Je ne pourrais le croire que si je le voyais».

-«Ah ! Cela veut dire que tu te méfies de moi, n'est-ce pas ? Alors, après cela je te tuerai avec plus de plaisir encore, pêcheur incrédule et méfiant ! »

Le génie commença alors à se dissoudre en fumée jusqu'à ce qu'il ne restât plus qu'une sorte de spirale qui entra dans la coupe et disparaît complètement. A l'intérieur, on entendit une voix qui disait :

-«Es-tu convaincu maintenant ? ô pécheur méfiant ! » La réponse du pécheur fut de remettre rapidement sur la coupe le couvercle qu'il avait retiré. Le génie se voyant enfermé de nouveau, cria et menaça d'abord, supplia ensuite. Mais le pécheur ne fit pas cas de ses supplications, ni de ses menaces, et prenant la coupe, il feignit de la jeter à l'eau. De cette façon, il arracha au génie une nouvelle promesse, que celui-ci dut tenir une fois sa liberté recouvrée.

4° Le Principe de proportion : «Les choses sont bien lors qu'elles marchent ensemble, non isolément ».

Cela signifie que si, poussés par un objectif, nous déréglons toute notre vie, l'obtention du résultat recherché sera soumise à de nombreux accidents, et même s'il est effectivement obtenu, il aura des conséquences amères.

Si pour obtenir de l'argent ou du prestige, nous déréglons notre santé, nous sacrifions les personnes qui nous sont chères, nous délaissions d'autres valeurs, etc., il est possible que les accidents qui surgissent soient tels que nous n'obtenions pas le résultat recherché. Dans d'autres cas, il se peut que nous obtenions le résultat recherché, mais nous n'aurons plus la santé pour en jouir, ni des êtres chers avec qui partager, ni d'autres valeurs qui nous donnent un sens.

«Les choses sont bien lorsqu'elles marchent ensemble», et il en est ainsi parce que notre vie est un ensemble qui requiert un équilibre et un développement approprié, non partiel. Encore qu'il y ait des choses plus importantes que d'autres, chaque personne devrait avoir une véritable échelle de valeurs afin que ce qui est primaire, secondaire, tertiaire, puisse être accompli suivant la proportion. La force appliquée à chaque chose, selon l'importance fixée, les ferait marcher toutes en un ensemble véritable.

Illustrons ce qui vient d'être expliqué par une légende dans laquelle les actions disproportionnées produisent des effets désastreux :

Quatre magiciens vivaient en amitié, trois d'entre eux avaient acquis des connaissances très poussées mais manquaient de jugement ; l'autre haïssait l'instruction mais son raisonnement était excellent.

Un des magiciens dit : -«A quoi sert la raison sans connaissance ? Elle permet de connaître ce qui est bon et ce qui est mauvais mais non pas de savoir faire telle chose ou telle autre».

Pour illustrer ce qui venait d'être dit, le plus jeune commenta : -«Nous devons être à Persépolis demain, mais il y a une longue distance jusque là-bas, si longue que nos chameaux ne pourront pas la couvrir en un jour ; mais grâce à notre instruction nous pourrions le faire».

Ils demandèrent alors au magicien sensé d'approcher un des chameaux. Un des magiciens lui étira alors les pattes jusqu'à la hauteur d'une maison du silence, l'autre lui agrandit son dos pour que chacun puisse avoir une bosse pour s'asseoir, et le magicien restant se chargea de lui donner un cou assez long pour qu'il puisse apercevoir à distance n'importe quel point intéressant.

Le matin suivant, seulement trois magiciens montèrent sur le chameau car le magicien sensé dit : -«Il vaut mieux être trois que quatre quand les problèmes s'accumulent». Et les trois magiciens montèrent, se riant du peureux. La course commença à grande vitesse mais, en peu de temps, il n'y eut plus assez d'eau pour étancher la soif d'un pareil animal. Pour comble de malheur, les violents tourbillons de sable frappaient la très haute tête de l'énorme monstre, de sorte qu'au lieu de la dresser, il devait la porter tel un serpent qui court rapidement derrière sa proie.

Ainsi, affaibli et déséquilibré par la position anormale de son cou, le chameau finit par tomber comme une tour aux fondations défectueuses.

Le retour des magiciens fut triste, mais heureusement, le magicien sensé les attendait pour les reconforter. Quoi qu'il en fût, ils n'arrivèrent pas à temps à l'endroit voulu et ne firent pas affaire.

Un autre jour, les trois magiciens trouvèrent un animal mort et voulant prouver au sensé l'utilité des connaissances, ils dirent : -«Allons, faisons quelque chose pour ce pauvre lion mort. Mais d'abord mettons-nous tous d'accord pour que toutes les parties coïncident bien dans un ensemble raisonnable, car dans l'affaire du chameau, il y eut de l'habileté de la part de chacun mais non de la part de tous les trois ensemble». Le premier dit alors :

-«Je sais comment rassembler le squelette».

Le second dit :

-«Je peux fournir peau, chair et sang».

Le troisième dit :

-«Je peux lui donner la vie».

Alors, le premier rassembla le squelette, le second fournit peau, chair et sang. Et pendant que le troisième essayait de lui donner vie, le magicien sensé lui déconseilla de le faire, disant :

-«C'est un lion, si tu lui donnes la vie, il tuera chacun de nous».

-«Simplet» lui dit ce dernier -«c'est moi qui vais réduire ton bon jugement à néant».

-«Dans ce cas», - fut la réponse -«attends un moment, le temps que je grimpe à cet arbre tout approprié».

Quand il l'eut fait, l'autre donna vie au lion. Celui-ci se leva et tua les trois magiciens. Puis, lorsque le lion fut parti, le magicien sensé descendit de l'arbre et rentra chez lui.

5° Le Principe de l'accord. -«Si pour toi le jour et la nuit, l'été et l'hiver sont bien, tu as surpassé les contradictions».

Ce principe met en relief de façon figurée l'opposition des situations. Cette opposition pourra cependant être conciliée si le point de vue par rapport au problème est modifié. La chaleur excessive de l'été fait compensatoirement penser au froid de l'hiver, et vice et versa. Toute situation difficile fait évoquer ou imaginer celle qui lui est antagonique ; mais, une fois que l'on se trouve dans cette dernière, la disconformité renaît. Alors, la compensation nous porte à son point opposé. Là où la souffrance apparaîtra, la compensation se mettra en marche, mais la souffrance elle-même ne sera pas vaincue pour autant.

Celui qui est orienté par un sens de vie défini, a un point de vue et un comportement très différents face aux difficultés. Si quelqu'un croit que sa vie a un sens et que tout ce qui lui arrive lui sert à apprendre et à se perfectionner dans cette direction, il n'aura pas tendance à éluder de manière compensatoire les problèmes qui se poseront à lui, mais les assumera en leur découvrant aussi une certaine utilité. Le froid de l'hiver sera profitable, de même que la chaleur de l'été et, lorsque chacun d'eux se présentera, cette personne dira :

-«En quoi ces deux saisons s'opposent-elles, si toutes deux me servent ?»

Voici une histoire qui révèle à la perfection cette position : Il était une fois un homme appelé Job, droit et craignant Jehova. Grandes étaient sa descendance et sa richesse et il était en tout, soumis à la volonté de Dieu.

Un jour les fils de Dieu vinrent se présenter devant Jehova. Satan, le malin, vint aussi avec eux. Jehova dit à Satan :

-«D'où viens-tu ?» et Satan répondit : -«Je viens de faire un tour sur terre et de m'y promener». Et Jehova dit à Satan : -«N'as-tu pas rencontré Job ? Il n'y a pas plus juste que lui sur terre». Ce à quoi Satan répondit : -«Tu as béni le travail de ses mains et sa fortune et ses fils ont grandi. Mais à présent, étends ta main, et frappe sur tout ce qu'il possède. Tu verras alors s'il ne te blasphème pas à la face». Jehova permit au malin de mettre la main sur toutes les possessions de Job, mais non sur sa personne.

Alors les fils de Job furent tués par des brigands, le feu brûla ses brebis, les chaldéens volèrent ses chameaux et un vent violent fit s'écrouler sa maison.

Sachant tout cela, Job fit deuil et, tombant à terre, il dit :

-«Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et nu je retournerai là-bas. Jehova m'a donné et Jehova m'a enlevé, bénie soit sa volonté».

Alors Satan demanda la permission à Dieu de toucher à Job et Jehova la lui donna, à condition qu'il ne lui prit pas la vie. Job fut atteint par la gale depuis la plante du pied jusqu'au sommet de la tête. Et il utilisait une tuile pour se gratter, assis au milieu de cendres.

Ainsi, pendant des années, l'affliction et la maladie tombèrent sur la tête de Job et de loin sa femme lui criait : -«Tu gardes quand même ta simplicité ! Bénis Dieu et meurs !»

Ce à quoi Job répondait : -«Nous recevons le bien de Dieu, pourquoi ne devrions-nous pas recevoir le mal ? Saint est Son nom et sainte est Sa volonté».

Ses amis et connaissances s'éloignèrent et nombreux furent ceux qui, ayant été réconfortés par Job en d'autres occasions, lui dirent : -«Les Maux et les Biens sont répartis dans la vie, et qui donc, sinon un pécheur et un hypocrite, peut recevoir autant de mal ; car il y a des méchants qui jouissent de biens de la même façon que les bons. De même, bons et méchants reçoivent sur leur tête la colère de Dieu, mais personne ne subit du ciel autant de mal en échange de louanges. Ou bien, Jehova serait-il injuste ?»

Et à cela Job répondit : «Ce n'est pas à moi de juger les desseins de Jehova. Il m'a donné, il m'a repris, bénie soit Sa volonté».

Alors Jehova s'occupa de Job et doubla tout ce qui lui avait appartenu.

Et tous ses frères et toutes ses sœurs et tous ceux qui l'avaient connu avant vinrent à lui ; ils mangèrent avec lui du pain dans sa maison, s'apitoyèrent sur son sort et le consolèrent de tout le mal que Jehova avait amené sur lui. Chacun lui donna une pièce de monnaie et une boucle d'oreille en or.

Et Jehova bénit la fin de la vie de Job plus que son début, car il eut quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânes.

Et il eut sept fils et trois filles.

Et sur toute la terre il n'y eut pas de femmes plus belles que les filles de Job.

Et après cela, Job vécut cent quarante ans et il vit ses fils et les filles de ses fils jusqu'à la quatrième génération.

Et Job dit : -«Jehova m'a retiré, Jehova m'a donné, bénie soit Sa volonté».

6° Le Principe du plaisir. -«Si tu poursuis le plaisir, tu t'enchaînes à la souffrance. Mais tant que tu ne nuis pas à ta santé, jouis sans inhibition quand l'occasion s'en présente».

Ce Principe peut paraître choquant lors d'une première lecture, car on croit qu'il y est dit : -«jouis, même si tu portes préjudice à d'autres, puisque le seul frein est ta santé personnelle». Mais ce n'est pas ce qui est dit. Il est en réalité expliqué qu'il est absurde de détériorer la santé par l'exercice de plaisirs exagérés ou directement nocifs. Mais il est en outre souligné que la négation du plaisir, par préjugé provoque la souffrance ; ou que l'exercice du plaisir avec des problèmes de conscience, est aussi préjudiciable. Enfin,

l'idée principale est qu'il ne faut pas poursuivre le plaisir, mais l'exercer simplement lorsqu'il se présente, car le rechercher lorsque l'objet plaisant n'est pas présent ou le nier lorsqu'il apparaît, constituent des faits qui s'accompagnent toujours de souffrance.

Ce Principe (de même que les autres) ne doit pas être coupé de l'ensemble, ou bien interprété de sorte qu'il s'oppose aux autres. C'est ainsi qu'un autre Principe dit : -«Quand tu traites les autres comme tu veux qu'ils te traitent tu te libères». Par conséquent, le sens change lorsque l'ensemble des Principes est pratiqué et non pas un Principe isolé. Dans la légende suivante sont décrites des positions erronées et justes face à l'objet de plaisir :

Le maître fit cadeau à l'assemblée de ses disciples d'un gâteau magique, dont on pouvait manger autant que l'on voulait sans que pour autant il diminue dans ses dimensions. La condition était de n'en manger qu'une seule fois par jour. Le maître offrit ce présent avant d'entreprendre un long voyage et pour éviter des problèmes mineurs à la communauté des moines.

Un premier disciple goûta le gâteau et resta émerveillé de sa saveur si exquise. Mais à peine fut-il rassasié qu'il commença à imaginer la part, la ration du lendemain. Ainsi, jour après jour, son obsession alla en augmentant. Elle devint si intolérable, qu'à la fin il décida de mettre un terme à la situation en mangeant une portion telle que son désir resterait satisfait jusqu'à la ration suivante. Mais tout se termina par une indigestion si terrible qu'il fut sur le point de mourir.

En souvenir, on plaça sur la façade du monastère une plaque portant l'inscription suivante : «souffre celui qui cherche et désire conserver».

Un second disciple, tenant compte de ce qui était arrivé, ne voulut pas, tout d'abord, goûter au gâteau, malgré son grand désir. Il s'était dit que le plaisir menait à la douleur et que, par conséquent, pour ne pas souffrir, il ne fallait pas non plus jouir. Une chose menait à une autre, comme l'expérience le prouvait. Mais il arriva cependant que l'ascète se mit à imaginer chaque jour des montagnes de gâteaux sans jamais pouvoir en goûter une seule bouchée. Parfois, dans son sommeil, ses rêves étaient peuplés d'énormes gâteaux et il se réveillait en sursaut comme lorsque quelqu'un est mordu par une des grandes fourmis solitaires. Un jour, pour éviter des souffrances plus grandes, il goûta enfin un morceau du merveilleux aliment parvenant ainsi à trahir ses convictions et à augmenter en plus son obsession.

Sur la façade du monastère fut fixée une deuxième plaque qui disait : «Le péché n'est pas dans le gâteau ni dans le ventre, mais dans les rêves et les pensées de notre tête». Finalement un troisième disciple, pensant aux tâches dont le maître les avait chargés avant son départ, vit que le monastère, le champ et les animaux étaient restés sans soins, que les diverses opinions au sujet du gâteau avaient divisé la communauté. Il commença alors à s'occuper de tout avant le retour du maître. Pendant qu'il mettait de l'ordre dans une des pièces, il trouva le motif du scandale. Il s'arrêta un instant, coupa un bon morceau et le savoura lentement. Ensuite, il oublia l'affaire tant il était occupé avec le travail du monastère. Lorsque le maître revint, il trouva les deux plaques à l'entrée du monastère et demanda des explications qui, lorsqu'elles lui furent fournies, l'amènèrent à se débarrasser du gâteau, et il dit : -«Une grande injustice a été commise. Mettez une troisième plaque qui proclame : «L'excès d'un grand sot et l'ascétisme d'un docte faible mènent au même résultat. Le morceau de gâteau revient au saint, morceau qui pose tant de problèmes au cupide».

7° Le Principe de l'action immédiate : -«Si tu poursuis un but tu enchaînes. Si tout ce que tu fais tu l'accomplis comme un but en soi, tu te libères».

Ce Principe apprend à tirer bénéfice de toute situation intermédiaire qui nous mène à atteindre un objectif. Il ne dit pas que les buts ne doivent pas exister, car la planification de toute activité se réalise à partir de buts. Il y est expliqué que tous les pas menant vers un but donné, quel qu'il soit, doivent être considérés de la façon la plus positive possible. Autrement, toute activité antérieure à l'obtention du but provoque de la souffrance et dans le cas où le but est atteint, il perd son sens à cause du coût vital que représente la souffrance investie dans les pas.

La légende suivante décrit les problèmes qui se présentent lorsqu'on ne tient pas compte de l'immédiat parce que l'on considère uniquement des objectifs éloignés de la situation qui est vécue.

Une laitière portait sur la tête un grand pot de lait. Elle allait le vendre au marché du village.

-«Je porte sur la tête un pot plein de lait ; si la disette arrive, j'en obtiendrai cent roupies. Avec cette somme, je pourrai avoir deux chèvres. Tous les six mois, j'aurai deux chèvres de plus. Après les chèvres, j'aurai des vaches ; lorsque les vaches auront des veaux, je les vendrai. Ensuite, j'achèterai des bœufs puis des juments. Les juments me donneront de nombreux chevaux. Leur vente me procurera beaucoup d'or. Avec cet or j'achèterai une grande maison avec une cour intérieure. Quelqu'un viendra alors chez moi, m'offrira une dot digne de ma position et nous nous marierons. Nous aurons un fils que nous appellerons Monsieur Lune. Lorsqu'il sera plus grand, il viendra vers moi en courant et s'approchera trop des chevaux. Alors je me fâcherai et j'appellerai son père pour qu'il sorte les chevaux, mais comme il sera occupé à ses affaires, il ne le fera point. Alors je m'approcherai des chevaux et les sortirai à coups de pied».

La laitière fit un faux pas dans le chemin en cognant son pied contre une pierre qu'elle n'avait pas vue tant elle était absorbée par son rêve. Le pot tomba de sa tête se brisant sur le sol et répandant tout son contenu.

8° Le Principe de l'action comprise : -«Tu feras disparaître tes conflits lorsque tu les comprendras jusque dans leur ultime racine et non pas lorsque tu voudras les résoudre».

Ce Principe invite à éviter l'improvisation issue d'impulsions irrationnelles. Il ne dit pas que, face à un problème donné il ne faille rien faire, mais que simultanément à l'action, il doit y avoir compréhension. Face à un conflit, presque toutes les personnes poussées par leur anxiété, se lancent à le résoudre sans en comprendre la racine. De cette façon, le problème se complique encore davantage et en engendre un autre, dans une chaîne inépuisable.

Voyons un exemple commenté sous forme de légende :

Un jeune berger passait de mauvaises nuits lorsqu'il faisait froid, à cause de sa couverture. Elle n'était pourtant ni mal tissée, ni de mauvaise qualité.

Le berger avait l'habitude de dire : -«Depuis mon enfance, cette couverture m'a protégé des vents, du gel et de la neige, mais maintenant le froid passe au travers. Sans doute s'est-elle déchirée par-ci par-là, avec l'usage. Si je m'en suis servi quand j'étais petit elle doit également me servir à présent ; il suffit d'y faire quelques reprises».

Il se mit donc au travail et remit de nouveau la couverture en bon état.

La nuit suivante, il vit que ses pieds étaient découverts et sur le point de geler. Il prit alors la couverture et la fit glisser jusqu'en bas, laissant à découvert une bonne partie de sa poitrine, car la couverture était trop courte.

C'est ainsi qu'il passa la nuit : à couvrir le bas de son corps il en découvrait le haut, et vice versa.

La nuit suivante, il réfléchit : -«Si cette couverture m'a servi de protection pendant mon enfance, elle devrait également me servir aujourd'hui, car elle est comme neuve maintenant qu'elle est raccommodée. Il faudra que je me rapetisse bien pour dormir car il semble que j'aie trop grandi».

Et le matin suivant arriva sans que le jeune berger eût dormi de la nuit ; il avait le corps tout endolori tant il avait été gênant d'être recroquevillé.

Il dit alors : -«Si la couverture n'a pas grandi pendant tout ce temps, il n'est pas possible non plus que je me rapetisse pour que nous puissions continuer ensemble».

9° Le Principe de liberté : -«Lorsque tu portes préjudice aux autres tu demeures enchaîné. Mais si tu ne portes pas préjudice à autrui, tu peux faire ce que tu veux avec liberté».

D'entrée, ce Principe explique que si l'on crée des problèmes aux autres, les autres nous en créent à nous. Il dit, en outre, qu'il n'y a pas de raison de cesser de faire ce que l'on veut si personne n'en subit de préjudice.

Voici quelques enseignements sur la juste liberté d'action : Jésus dit : -«Ne jugez pas, pour n'être pas jugés vous-mêmes. Car suivant la façon dont vous jugerez, vous serez jugés, et ainsi que vous mesurerez vous serez mesurés à votre tour». Et par ces mots, il démontrait que le mal fait au prochain l'est aussi pour celui qui le fait.

Et il arriva que, Jésus étant assis à table, beaucoup de publicains et de pécheurs vinrent s'asseoir à ses cotés, car ils étaient nombreux et le suivaient.

Et les ennemis de Jésus, le voyant manger avec des publicains et des pécheurs, dirent à ses disciples : «Comment se fait-il que votre maître mange et boive avec des publicains et des pécheurs ?»

Et Jésus ayant entendu ces mots, leur répondit : «Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais ceux qui souffrent».

Et il arriva que Jésus traversant des champs un samedi, ses disciples se mirent à arracher des épis. Ses ennemis lui dirent alors : «Pourquoi faites-vous le Samedi ce qui est illicite ?» Et il leur dit : -«Le Samedi est fait à cause de l'homme et non l'homme à cause du Samedi».

Et il expliquait beaucoup de choses en ces termes : -«Allez, mais apprenez d'abord ce que veut dire : je veux la miséricorde et non le sacrifice».

10° Le Principe de solidarité : -«Lorsque tu traites les autres comme tu veux qu'ils te traitent tu te libères».

Ce Principe a de grandes conséquences parce qu'il amène à une ouverture, à une communication positive avec les autres êtres humains. Nous savons que le renfermement sur soi crée des problèmes plus ou moins graves. Ce qui est appelé «égoïsme» peut se réduire précisément à un problème de renfermement et de manque de communication. Le Principe accorde de l'importance au fait d'aller positivement vers les autres. Il est complémentaire du Principe antérieur qui recommande : -«ne porte pas préjudice à autrui», mais la différence entre ces deux Principes est grande.

L'enseignement sur l'action solidaire est un des plus anciens de l'humanité. Voyons le cas suivant :

Un disciple demanda à Confucius : «Quel est l'homme bon ?» Le maître lui répondit : «Tu peux appeler bon, l'homme que tu vois comme tel à travers ses bonnes actions. Si un gouvernant se consacre entièrement à son peuple et à lui seul, nous pouvons dire que cet homme est bon. Mais, plus que bon, est saint celui qui se fortifie d'abord dans la connaissance et la donne ensuite aux autres, celui qui obtient des bénéfices et les donne ensuite aux autres ; celui qui fait pour les autres ce qu'il voudrait que l'on fasse pour

lui-même. Pour cette raison, sans être gouvernant, n'importe quel sujet peut être saint selon ses capacités et cela ne dépend pas de son rang ni de ses possessions».

11° Le Principe de négation des contraires : -«Peu importe le clan dans lequel t'ont placé les événements ; l'important est que tu comprennes que tu n'as choisi aucun clan».

Ici il n'est pas expliqué qu'il faille abandonner tout clan. Ici, il est suggéré de considérer la position dans laquelle chacun se trouve, comme étant le résultat de facteurs indépendants de son propre choix ; facteurs d'éducation, de milieu, etc. Cette attitude fait reculer le fanatisme, en même temps qu'elle permet de comprendre les clans ou les positions que d'autres personnes assument. Evidemment, cette façon de considérer le problème des clans contribue à la liberté du mental et tend un pont fraternel en direction des autres, même lorsque leurs idées ne coïncident pas avec les miennes, ou lorsque, apparemment ils s'opposent à mes idées.

Ce Principe, tout en reconnaissant le manque de liberté dans les situations que l'on n'a pas construit, soi-même affirme la liberté de nier les oppositions si celles-ci font partie de ces mêmes situations. En d'autres termes : Je n'ai pas décidé être grand ou petit, gros ou mince, et si cette condition est accompagnée d'oppositions à l'égard d'autres personnes qui n'ont pas non plus choisi leur clan, j'ai la liberté de nier cette opposition. Je n'ai inventé ni les grands, ni les petits, ni les gros, ni les minces et je nie, de ce fait, toute opposition responsable.

A propos de cela, voyons un ancien enseignement :

Les ennemis de Jésus décidèrent de le mettre en difficulté en lui présentant deux possibilités, de sorte qu'en choisissant l'une il se trouverait en mauvaise position vis-à-vis de l'autre. Ils s'approchèrent de lui et lui dirent : -«Maître, nous savons que tu aimes la vérité, que tu enseignes le chemin de Dieu avec vérité et que tu ne t'inclines en faveur de personne car tu n'as pas de préférence parmi les hommes. Dis-nous donc ce qu'il te semble : est-il licite de donner un tribut à César ou doit-on donner ce tribut pour le culte religieux ?»

Mais Jésus ayant compris leur malice, leur dit : -«Pourquoi me tentez-vous hypocrites ? Montrez-moi donc la monnaie du tribut».

Et ils lui présentèrent un denier ; alors il leur dit : -«De qui est cette figure ?» -«De César» répondirent-ils.

Il leur dit alors : -«Payez donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu». En entendant ces mots, ses ennemis furent confondus et, laissant Jésus, ils s'en allèrent.

12° Le Principe de l'accumulation des actions : -«Les actes contradictoires ou unitifs s'accumulent en toi. Si tu répètes tes actes d'unité intérieure, rien ne pourra plus t'arrêter.»

Ce Principe veut dire que tout acte qui est réalisé demeure enregistré dans la mémoire et que, à partir de là, il influence les autres voies. C'est pourquoi, la répétition d'actes qui donnent unité intérieure ou qui engendrent la contradiction, forment peu à peu une conduite qui conditionne les actions postérieures dans l'un de ces deux sens.

Répéter les actes d'unité intérieure signifie exercer les principes dans la vie quotidienne. Cela laisse aussi entendre qu'il ne s'agit pas de la répétition d'un acte (ou d'un Principe isolé), mais d'un ensemble d'actes d'unité intérieure.

Sans aucun doute, en exerçant tous les Principes nous trouvons une discipline intégrale, capable de transformer progressivement notre condition souffrante en un nouveau mode de vie ayant une unité intérieure croissante et, donc, un bonheur croissant.

Parfois, la vie d'une personne ou d'un ensemble humain se construit en additionnant des actes contradictoires. Il arrive aussi que, pendant un certain temps, de nombreux résultats favorables soient obtenus ; mais, tôt ou tard, la catastrophe se produira, parce que la base de toute cette vie est fautive. Bien des gens ne voient que les anecdotes réussies mais ne parviennent pas à comprendre le processus de cette vie là, et, surtout, son absurde finalité.

Racontons une légende qui illustre l'accumulation d'actes contradictoires :

Un prince orgueilleux décida de construire une tour gigantesque qui atteindrait le ciel. Pour ce faire, il réunit un tiers de ses hommes et leur ordonna d'effectuer le travail.

A l'exception des sages, la population était corrompue comme son prince. Ce royaume était rapace envers ses voisins et vaniteux quant à ses richesses.

Les années passèrent et la construction arriva jusqu'aux nuages. Mais à mesure qu'elle s'élevait, les problèmes augmentaient. Les Forces du royaume devaient acquérir chaque fois plus de ressources, d'animaux et d'esclaves.

Alors que le tiers des hommes continuait à travailler sur la tour, les hommes restants furent répartis entre la guerre, le transport, l'équipement, l'administration et l'artisanat. Les années passaient et la tour s'élevait. Comme l'effort s'ajoute à l'effort, les pierres s'ajoutèrent aux pierres.

Et la tour continuait d'emporter vers les hauteurs toute la richesse, tout le pouvoir, toute la souffrance. Tout était comme une terre désolée qui ne reçoit pas l'eau s'évaporant des mers, parce que la sécheresse sévit.

Alors les sages expliquèrent au prince les conséquences qu'entraînerait le monstrueux projet, mais on les fit taire... Ainsi, la tour grandissait, mais grandissait aussi avec elle l'orgueil du souverain et des sujets,

jusqu'au jour où ils dirent: -«Cette tour, qui nous vaudra le respect et la soumission de toutes les nations requiert que ses constructeurs soient à la hauteur de tant de mérites. Par conséquent, les ordres des ingénieurs, des architectes, des maîtres tailleurs et de ceux qui dirigent la montée des pierres doivent être donnés selon une hiérarchie, et à partir du niveau de la tour qui correspond à leur dignité».

Il arriva alors que tous voulurent diriger à partir de la dernière section de la rampe. Seulement, ils étaient si loin de la terre que, même en criant, ceux qui étaient en bas les entendaient mal. Pour comble, les ordres des uns s'opposaient aux ordres des autres. C'est ainsi que certains montaient du mortier au lieu de monter des leviers et que l'autres réparaient des outils alors qu'il n'y avait personne pour les emporter.

Finalement, la construction commença à devenir irrégulière ; les cordes se coupaient sur les parties saillantes et des poulies et des paniers tombaient. A certains endroits il y avait trop de ciment et à d'autres il en manquait. A la fin de ce chaos, la tour était une somme d'erreurs et s'inclinait dangereusement. La folie des constructeurs fut telle que, à force de continuer à charger l'ouvrage de la sorte, les fondations finirent par céder et il s'écroula, entraînant avec lui depuis le haut des cieux jusqu'au plus bas de la terre les dirigeants des travaux. Alors les sages se réunirent et dirent : -«Profitons du matériel pour faire quelque chose d'utile. Disposons tout pour que quelque bénéfice revienne à notre peuple».

Et c'est ainsi que les eaux furent capturées et menées vers de lointains lieux de culture, les demeures de la population furent consolidées et les murailles furent construites pour la défense et non pour l'attaque.

Tout fut mis en œuvre pour le bénéfice du peuple, et celui-ci travailla, vivant en paix avec lui-même et en amitié avec ses voisins.